

Beklemmende Porträts über sieben Thorberg-Insassen.

VON
MARIO
CORTESI

Dokumentarfilme über den Gefängnis-Alltag kennen wir aus dem Fernsehen. Unkenntlich gemachte Gesichter, Verbrecher nur von hinten, Stimmen aus dem Off. Dafür ellenlange Statements von Wärtern und anderen Offiziellen.

Nicht so der meisterhafte Film des 54-jährigen Berners Dieter Fahrner. Wie schon für sein Altersheim-Oeuvre «Que sera?» – wo er vorerst als Hilfspfleger arbeitete, um seine späteren Protagonisten kennen zu lernen – stieg der Filmemacher auch hier ins Auge des Orkans. Nach mehreren begleiteten Besuchen auf dem Thorberg gab ihm die Direktion die Schlüssel (und das Vertrauen), um bei den Gefängnisinsassen zu wohnen. Fahrner richtete im Gefängnis eine Video-Werkstatt ein, verbrachte gegen 200 Tage hinter den Mauern. So waren denn auch 60 Insassen aus 28 Nationen bereit, sich filmen zu lassen. In sechs Monaten drehte Fahrner (Regie/Kamera) 150 Stunden Film, kürzte das Material dann auf die 104 Minuten hinunter.

Töten. Das Resultat ist bester Dokumentarfilm. Nichts ist zu lang, nichts ist langweilig, nichts ist überflüssig. Was die sieben porträtierten Inhaftierten erzählen, könnte auch ein gewiefter Drehbuchschreiber nicht besser hinkriegen. Sie erzählen von ihrem Leben, ihrer Tat, was sie dazu geführt hat. Sie zeigen ihre Ängste, ihre Reue, ihre Verzweiflung,

ihre Hoffnung. Was ist Töten? «Etwas Furchtbares, nichts Menschliches.» Oder: «Ohne Arbeit gibt es kein Leben.» Im Bild wird Fahrner manchmal auch dialektisch. Wenn ein Häftling klagt, «Ohne Geld kann man nicht leben», spielt hinter ihm auf dem Bildschirm der reichste Schweizer Tennisspieler seine Bälle. Oder wenn einer in Hand- und Fussketten in eine geschlossene therapeutische Klinik verlegt wird, sieht man das Auto in die Weite wegfahren – und dann schiebt sich ein unendlich scheinendes Gitter vor die Kamera: Es gibt keine Freiheit, auch nicht für den Abgeschobenen.

Andere Welt. Sieben Insassen aus sieben Nationen kommen ausgiebig zu eindrücklichen, auch berührenden Statements. Dazwischen geschnitten: der Alltag auf dem Thorberg, diesem trutzigen Ghetto auf einem Felsen über der Gemeinde Krauchthal, auch «Alcatraz der Schweiz» genannt. Hier warten 180 Verurteilte aus über 40 Nationen wie im Weltall auf ein späteres Leben: «Hier ist nicht die Schweiz, hier ist nicht ein anderes Land. Hier ist eine andere Welt.» Der Knast-Tag beginnt um 6 Uhr 45, endet um 21 Uhr 30 mit dem Zellenschluss, dazwischen arbeiten nach Tagesbefehl, kurze Spaziergänge, keine Ballspiele, Postverteilung, Essen. An Wochenenden 19 Stunden pro Tag in der Zelle, Fernsehen, Computer, aber keine Handys,



kein Internet. Und wer nicht pariert, wer Streit sucht, kommt in den Sicherheitsstrakt. Dort ist die Einsamkeit am grössten.

Die porträtierten Gefangenen, so schwer ihre Vergehen auch sind, erhalten ein Gesicht. Regisseur Fahrner steigt ohne Vorurteile in ihre Schicksale, wertet nicht, zeigt Menschen, deren Leben irgendwann ins Böse abgeglitten ist. Es gibt auf dem Thorberg Bildungsangebote, aber keine Berufsausbildung. Wer nach vielen Jahren entlassen wird, ist niemand mehr. Nicht jeder findet dabei erfolgreich ins Leben zurück. ■

Produktion, Regie, Kamera/Production, réalisation, image: Dieter Fahrner (2012)
Dauer/Durée: 104 Minuten/104 minutes
Im Kino Apollo/Au cinéma Apollo

Thorberg ★★★★★

Portraits inquiétants de sept détenus de Thorberg.

PAR MARIO CORTESI

On connaît les films documentaires sur le quotidien carcéral par la télévision. Des visages floutés, des criminels filmés de dos, des voix off. Par contre, des déclarations interminables de la part des gardiens et autres officiels.

Rien de tout cela dans le film magistral du Bernois de 54 ans Dieter Fahrner. Comme déjà dans son œuvre sur les maisons de retraite «Que sera?» – où il a d'abord travaillé comme aide-soignant afin de faire connaissance avec ses futurs protagonistes – le cinéaste s'est plongé ici aussi dans l'œil du cyclone. Après plusieurs

visites guidées à Thorberg, la direction lui a donné les clefs (et la confiance) pour vivre auprès des détenus. Fahrner installa un studio vidéo dans la prison et passa à peu près 200 jours derrière les murs. Ainsi, 60 détenus de 28 nations différentes ont été d'accord de se laisser filmer. En six mois, Fahrner tourna (régie/caméra) durant 150 heures, pour finalement réduire le matériel à 104 minutes.

Tuer. Le résultat est un film documentaire de la meilleure veine. Rien n'est trop long, rien n'est ennuyeux, rien n'est superflu. Ce que racontent les sept détenus décrits, même le plus aguerri des scénaristes ne saurait mieux y parvenir. Ils racontent leurs vies, leurs méfaits, ce qui les y a conduits. Ils montrent leurs angoisses, leur repentir, leur désespoir, leurs espérances. Qu'est-ce que tuer? «Quelque chose de terrible, d'inhumain.» Ou: «Sans travail, il n'y a pas de vie.» Parfois, Fahrner joue aussi de dialectique avec l'image. Lorsqu'un prisonnier se plaint que «sans argent, on ne peut pas vivre», on voit sur l'écran derrière lui le plus riche joueur suisse de tennis frapper ses balles. Ou lorsqu'un autre est transféré dans une clinique thérapeutique close, pieds et poings liés, on voit partir au loin une voiture – et ensuite, une grille qui semble sans fin défile devant la caméra: il n'y a pas de liberté, même pour les «déportés».

Autre monde. Sept détenus de sept nations sont intarissables et font des déclarations impressionnantes, émouvantes aussi. Prises au hasard: le quotidien à Thorberg, ce redoutable ghetto dressé sur un rocher au-dessus de la commune de Krauchthal, nommé aussi «Alcatraz de la Suisse». Ici, 180 condamnés de plus de 40 nationalités attendent comme dans l'espace une future nouvelle vie: «Ici, ce n'est pas la Suisse; ici, ce n'est pas un autre pays. Ici, c'est un autre monde.» La journée en prison commence à 6 h 45 et se termine à 21 h 30 avec la fermeture des cellules; pendant ce temps, travail selon ordre du jour, courtes promenades, pas de jeux de ballon, distribution du courrier, repas. Les week-ends, 19 heures en cellule par jour, télévision, ordinateur, mais pas de téléphone mobile, ni Internet. Et celui qui ne s'exécute pas, qui cherche la bagarre, se retrouve en cellule de sécurité. Là, la solitude est à son comble.

Les prisonniers décrits, aussi lourdes que soient leurs infractions, ont un visage. Le réalisateur Fahrner entre sans préjugés dans leurs destins, ne juge pas, montre des hommes dont la vie a basculé un jour dans le crime. A Thorberg, il y a bien des offres d'éducation, mais aucune formation professionnelle. Celui qui est libéré après de longues années n'est plus personne. Rares sont ceux qui peuvent reprendre pied avec succès dans la vie. ■